

péché originel, c.-à-d. au mystère de l'origine du mal. Revenons un instant à la «grande maxime morale». Rousseau veut y éliminer la notion de péché, de faute de nature, en renvoyant la responsabilité des fautes incontestablement commises à une faiblesse toute contingente, déclenchée par une situation sociale malheureuse. Or, à réfléchir non quantitativement, mais selon les principes de l'éthique, qui ne voit que la maxime est logée sur un trou béant : où pourrait-on loger l'origine de cette faiblesse de l'homme qui succomberait *sans le vouloir* aux tentations de la situation? Il est curieux de constater que, dès les premières lignes des *Confessions* (citées p. 13), Rousseau a inscrit ces hésitations sur l'origine du mal dans son œuvre :

Dix mois après, je naquis infirme et malade; je coûtai la vie à ma mère, et ma naissance fut le premier de mes malheurs.

Jean-Jacques a tué sa mère : péché originel, dans lequel la volonté n'intervient précisément pas – ce fut un malheur : Rousseau n'a aucune faute.

Il est dommage que CE n'ait pas cherché à intégrer ce genre de problèmes philosophiques dans son analyse des contradictions intrinsèques de la pensée de Rousseau, ce qui lui aurait permis de dépasser les limites qu'elle s'impose par son approche «psychologisante». J'ajoute que son ouvrage contient déjà en germe bien des éléments d'une telle étude. Ainsi elle cite à la page 260 un passage révélateur de la lettre à Beaumont dans lequel Rousseau s'évertue à réduire la faute d'Adam à une «faute des plus légères», une sorte d'accident de route (cf. la grande maxime morale). En fait, c'est ce genre d'interprétations trompeuses qui éclairent les réflexions curieuses de Rousseau sur la liberté (cf. CE, p. 203 ss), réflexions qui aboutissent à poser la mort de Dieu comme un présupposé nécessaire à la réalisation de la liberté sur terre. On voit facilement comment on pourrait relier cette attitude au schéma de CE, puisque la mort de Dieu équivaut, pour Rousseau, à la mort de toutes les figures de père : père, maître, riche, roi, Dieu.

On le voit, l'ouvrage de CE est extrêmement riche; la perspective dans laquelle elle aborde quelques-uns des textes les plus fameux de Rousseau est originale et féconde. Son étude jette une lumière neuve sur bien des problèmes posés par le grand philosophe. Ses analyses subtiles montrent une connaissance approfondie de l'ensemble de cette œuvre immense et elles intègrent, avec un sens critique très juste, les résultats des études critiques qui importent à sa thèse. Je ne doute pas qu'à l'avenir, la critique rousseauiste s'inspirera obligatoirement de la façon si neuve avec laquelle CE pose le rapport conflictuel père-fils comme le schème fondateur de la pensée de Rousseau.

Morten Nøjgaard  
Université d'Odense

Françoise Trageser-Rebetez : *Die Symbolik von Licht und Schatten bei Albert Camus. Paradigmenanalyse im Spannungsfeld der Polarität Natur-Geschichte*. Kölner Romanistische Arbeiten, Neue Folge, Heft 74. Droz, Genève, 1995. 319 p.

Cet ouvrage est une «Inaugural-Dissertation», l'équivalent à peu près d'une thèse de 3<sup>e</sup> cycle ou de Ph.D., un genre particulier qui doit respecter certaines règles telles que la rigueur méthodologique, la mise en rapport d'une théorie et d'une analyse, et la formulation claire d'hypothèses et de résultats; la thèse présente est parfaitement

conforme à ces exigences. On attend, en outre, d'une dissertation allemande qu'elle prenne position par rapport à la recherche actuelle ou à celle touchant au domaine concerné; cela n'est guère le cas pour cette étude sur Camus qui n'entame pas de véritables discussions avec d'autres chercheurs. En revanche, l'auteur a creusé à fond un sujet bien délimité – celui du titre – selon une méthode consciencieusement suivie – l'analyse paradigmatique – et dans une perspective importante – celle du sous-titre. Elle prend en considération *L'Envers et l'Endroit*, *Noces*, *L'Etranger*, *Caligula*, *Le Malentendu*, *L'Homme révolté*, *Actuelles* (ces dernières très peu, à vrai dire), *L'Etat de siège*, *La Peste*, *Les Justes*, *L'Été*, *La Chute*, et *L'Exil et le royaume*, sans oublier le diplôme d'études supérieures de Camus, *Entre Plotin et saint Augustin*, mais en excluant, à tort nous semble-t-il, *Le Premier Homme* et les *Carnets*.

Se référant à la phrase bien connue sur le soleil et l'Histoire dans la préface à *L'Envers et l'Endroit*, ce petit texte qui livre la clef de l'œuvre entière de Camus, l'auteur part de l'hypothèse d'un dualisme fondamental entre lumière et ombre, dualisme accompagné de deux autres paradigmes, celui des Grecs, en particulier des Présocratiques, renvoyant à un ordre cyclique de la Nature, et celui, évolutionniste, de la tradition judéo-chrétienne. Cette dichotomie paradigmatique permet à l'auteur d'analyser d'abord la conception camusienne de l'ordre de la Nature, largement cyclique et correspondant au modèle d'Héraclite, ensuite sa conception de l'Histoire, en partie cyclique elle aussi, dans l'optique de Camus (on peut le constater dans *Noces à Tipasa*, *Retour à Tipasa*, *Le Vent à Djémila*, et *Le Minotaure*, mais également dans *La Peste*, soigneusement analysée ici), alors que l'Histoire telle qu'elle est présentée dans *L'Homme révolté* semble suivre une évolution linéaire dominée par le principe de l'autorité masculine, mais néanmoins entrecoupée par des moments attestant la présence de forces «féminines» (Kaliayev dans *Les Justes*). Elle peut donc, selon l'auteur, être définie comme une évolution à plusieurs étapes ou degrés («stufenförmige Eskalation», p. 302).

Alors que les pages 21-22 annonçant la mise en ordre des différents éléments constitutifs des paradigmes risquent d'effaroucher plus d'un lecteur avide de nuances, l'auteur, lorsqu'elle entre dans les détails, donne le meilleur de ses résultats. Il en est ainsi du jeu entre la nuit noire et les étoiles interprétées comme source de régénération (masculine) (*La Femme adultère*), comme l'est, inversement, la source dans l'ombre, symbole féminin (*L'Etranger*). La persévérance de la Nature face à l'évolution destructrice de l'Histoire est attestée dans *Le Minotaure* (p. 106-108), de même que le rythme de la Nature dictant celui de la peste dans le roman de 1947 (p. 118), alors qu'au niveau de l'Histoire, l'auteur peut dégager, chez Camus (cf. p. 195), l'idée d'une évolution linéaire dans l'ère technique, tout particulièrement le XIX<sup>e</sup> siècle.

C'est dans ces données des analyses entreprises par Françoise Trageser-Rebetz qu'on trouve la force de son livre, analyses rigoureuses, bien appuyées par un certain nombre de théories (entre autres celles d'Ernst Topitsch et de Karl Löwith, d'Elisabeth Badinter et de Margarete Mitscherlich). Mais en même temps, on regrette de ne pas retrouver dans cette étude le personnage d'Albert Camus (sauf exception, v. p. 53), obscurci par le système paradigmatique dressé par l'auteur. *Les Carnets*, le *Discours de Stockholm*, d'autres textes aussi auraient pu apporter aux analyses le vivant et le réel qui leur manquent.

Hans Peter Lund  
Université de Copenhague